



**HAL**  
open science

## Lisane dans le livre VI de Perceforest : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose

Christine Ferlampin-Acher

### ► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. Lisane dans le livre VI de Perceforest : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose . 22e congrès de la Société Internationale Arthurienne, Rennes 15-20 juillet 2008, Jul 2008, Rennes, France. hal-01846179

**HAL Id: hal-01846179**

**<https://hal.science/hal-01846179>**

Submitted on 21 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Lisane dans le livre VI de *Perceforest* : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose

Christine Ferlampin-Acher, université de Bretagne, CELAM/CETM

Le Conte de la Rose de *Perceforest*, sur lequel R. Köhler et G. Paris ont depuis longtemps attiré l'attention<sup>1</sup>, a la caractéristique de figurer à la fois en prose dans le livre IV et en vers dans le livre V, ce qui a été maintes fois remarqué, et que j'ai étudié dans une communication récente<sup>2</sup>. Si la critique a souvent rapproché les versions en vers et en prose, il me semble que *Perceforest* met en place autour de cet épisode, non un diptyque, mais un triptyque, dont la cohérence est matérialisée par la triple reprise du même neuvain d'octosyllabes : après la version en prose du livre IV et les vers du livre V, le livre VI, dans l'épisode du Val des Faux Amants, donne la clef de l'aventure, nous permettant de lire l'aventure de la rose comme palimpseste arthurien<sup>3</sup>.

Résumons la trame du conte de la rose. Margon est un chevalier qui, nouveau venu à la cour, gagne la confiance de Perceforest au point d'exciter la jalousie de Nabon et Melean. Ceux-ci le surprennent qui se retire à l'écart pour contempler une rose dans une boîte. On apprend que cette fleur a été donnée au chevalier par sa femme : elle ne se fanera pas tant que la dame restera fidèle à son époux. Les deux jaloux proposent à Margon de mettre son épouse à l'épreuve en tentant de la séduire. Ils échoueront : Lisane, la dame, les contraint à filer et à dévider dans une tour de son château, jusqu'à ce que Margon revienne, les délivre pour leur plus grande honte et retrouve sa femme. Neuf vers, gravés sur les murs de la tour, explicitent le châtement réservé aux deux félons qui doivent travailler pour gagner leur nourriture. C'est donc un récit du type « cycle de la gageure » que proposent les versions des livres IV et V. Dans le dernier livre de *Perceforest* (l. VI, f. 79), deux chevaliers, Maronex et Sorus, arrivent, près d'un marécage, à un très beau château, *le chastel a la dame loial*. Le seigneur est mort depuis peu. Sa fille, Lisane, les reçoit dans une tour, où des vers avertissent les nouveaux-venus : *Tant livrera a tous estal / Que ma dame aura cœur loial*. D'autres vers conseillent d'avoir le cœur *franc et net* et la parole sincère. Maronex et Sorus voient un chevalier discuter

---

<sup>1</sup> G. Paris, « Le conte de la Rose dans le roman de *Perceforest* », dans *Romania*, t. 23, 1894, p. 78-116.

<sup>2</sup> A paraître dans les Actes de l'III<sup>e</sup> Colloque de l'AIEMF (Gargnano, mai 2008), publiés chez Brepols, dans la collection « Texte, Codex & Contexte », sous la direction de Maria Colombo-Timelli.

<sup>3</sup> Pour le livre IV, les références sont celles de l'édition de G. Roussineau, Genève, Droz, 1987, t. I, p. 332-387 (le texte est celui du manuscrit parisien, folios 92-106), lu à l'aide du manuscrit de l'Arsenal, les deux textes étant proches, comme le constatait déjà G. Paris (art. cit., p. 99). Pour le livre V, les références sont : Arsenal 3492, f. 328-335 ; pour le livre VI, Arsenal 3493, f. 79-ss. Pour la prose du livre IV, on a conservé deux témoins : BnF. Fr. 109 et Arsenal 3489-3490, tout comme pour les vers du livre V (BnF. Fr. 348 et Arsenal

avec la demoiselle : *le comble de la tour alendroit du chevalier s'ala fendre et partir sans force et sans violence, et par celle ouverture il emprint a plouvoir de tel randon et a cheoir eaue sur le chevalier*. La demoiselle disparaît. Le chevalier se déplace, mais la pluie le suit et ne cesse qu'à son départ. Sorus et Maronex constatent alors que le toit est intact. Ils sont reçus par la dame, qui leur explique que Lizeus<sup>4</sup>, d'origine troyenne, arriva autrefois dans le pays, ravagé par trois couleuvres : *elles estoient tant fortes que quant elles voioient ung cheval, l'une d'elle lui couroit sus et le chaindoit entour les costez en telle maniere qu'elle le tronchonnoit parmy et luy crevoit le cœur ou ventre...* Ces monstres, qui se tenaient près d'un pin, ont tué le seigneur du lieu. Lizeus se fit faire une cotte de cuir de cerf, s'attacha autour du corps *quatre grans trenchans d'achier bien affillez a quatre fortes courroies* et tua les trois monstres. Il prit possession des lieux, eut une fille, Lisane, dont l'histoire est racontée au quatrième livre. Cette demoiselle fit bâtir le château où les deux chevaliers se trouvent : elle souhaita qu'une pluie merveilleuse sanctionne (en éteignant leurs ardeurs ?) les hommes infidèles. La dame actuelle est sa fille, nommée elle aussi Lisane. Sorus et Maronex repartent le lendemain de cette discussion, passent par la montagne aux couleuvres, où un pilier commémore l'aventure. Ils chevauchent et arrivent à un château près d'une rivière, appelé *le chastel aux quatre brans* en souvenir des quatre tranchants qu'utilisa Lizeus : ces armes ainsi que la peau des couleuvres sont exposées dans la salle<sup>5</sup>. Le seigneur du lieu est Lizeus, le frère de Lisane. Une indication sur un cor à l'entrée indique qu'il faut sonner pour que se déclenche une merveille : c'est ce que fait Sorus. Lizeus arrive, abat le nouveau-venu ; la paix est ensuite conclue avec Maronex, le duel étant remis à plus tard. Sorus et Maronex obtiennent de voir les quatre *brans* : *ils estoient clers et luisans comme se tantost eussent estez bien fourbis, fors tant que la ou le sang des coulleuvres les avoit attains ils esoient tant vermaulxs comme s'ilz fussent tantost ensanglentez*. Une inscription précise que seuls les chevaliers fidèles en amour peuvent passer sous ces *brans*. Lavine, la femme de Lizeus (le premier), jalouse d'une femme du pays, est à l'origine de cette épreuve, de telle sorte que *le chastel sera a merveilles auctorisé*: des gouttes de sang indélébiles coulent des *brans* sur les chevaliers infidèles, et elles ne partiront que si l'épouse trahie accepte de les laver. Sorus est sceptique, contrairement à Maronex, qui passe sans encombre sous les *brans*, tandis que son compagnon, souillé de sang, devra faire amende auprès de sa dame. Le pays s'appelle le Val des Vrais Amants. Ce

---

3491-3492), alors que pour le livre VI seul demeure le manuscrit de l'Arsenal. La tradition manuscrite ne nous sera donc pas d'un grand secours.

<sup>4</sup> Les graphies *Lizeus* et *Liseus* sont présentes.

récit donne à la fois la préhistoire du Conte de la Rose (les origines de Lisane) et sa suite (l'histoire de sa fille).

Mon hypothèse est que le Conte de la Rose fonctionne sur une double intertextualité : sur le plan interne, que j'ai étudié ailleurs<sup>6</sup>, le Conte de la Rose en prose pourrait être lu comme la mise en prose de la version en vers, comme une sorte de pastiche, un « pseudo », qui nous renseigne sur l'horizon d'attente lié aux mises en prose, tandis que la version en vers parodierait le genre du lai narratif ; sur le plan externe, que je traiterai ici, l'épisode du livre VI me semble inventer un passé aux aventures de la Pucelle de Lis de la première continuation du *Conte du Graal* : il s'inscrit dans un puissant jeu intertextuel, qu'il s'agira d'éclairer, la *conjointure* de l'épisode se construisant autour du *lisard* et du lys et pouvant se lire dans une perspective historique et politique, chrétienne et bourguignonne.

### **I. Les jeux intertextuels : *Lis*, comme nom de lieu arthurien**

Entre Lisane et Lizeus, la filiation, comme souvent, passe par le nom et une syllabe commune, *Lis*. Ce nome, introduit en littérature arthurienne par Chrétien de Troyes, dans le *Conte du Graal*, serait le gallois *llys* qui signifie « château », pris pour un nom propre.

#### **1. Onomastique : Lisane et Lizar**

Le personnage de Lisane apparaît dans le Conte de la Rose du livre IV, mais déjà dans le livre I *Lysenne* (son nom prend aussi les formes *Lisenne* et *Lisane*) est une jeune fille, qui a été enlevée par Malebranche (§354,5) et qui est compagne de Liriopé (§308-310). Son origine n'est pas précisée, mais elle fait partie des demoiselles de la forêt qui subissent la prédation sexuelle des chevaliers appartenant au lignage de Darnant et qui réagissent en pratiquant des enchantements. Doublure un peu pâle de Liriopé, elle n'est que très secondaire dans le livre I, mais, sans que cela soit explicite, elle prépare le livre IV : on peut penser que cette Lisane du livre I est la même que celle du livre IV, dotée, comme la Reine Fée, d'une longévité féerique<sup>7</sup>. Par ailleurs, dans le livre I, le fils aîné de Darnant se nomme Lizar (§191,2) : son nom souligne sa malveillance serpentine. Ce personnage ne joue pas de rôle important, mais

---

<sup>5</sup> Sur la fondation du château des couleuvres, voir mon article « Donjons et dragons : *Perceforest* et ses fondations », à paraître dans les actes de la journée d'études du CRBC, Brest, 14 juin 2008, sous la direction d'Hélène Tétrel.

<sup>6</sup> Art. cit., note 2.

<sup>7</sup> On peut aussi supposer que plusieurs générations de Lisane se succèdent entre les livres I et IV (d'autant que dans le livre VI on apprend qu'une mère et sa fille ont porté ce nom). De même Lizeus est le nom du père, qui tue les couleuvres, et de son fils, qui reçoit Sorus et Maronex. Par ailleurs, le nom de Lisane est différé dans le livre IV, et dans le livre VI ce n'est que tardivement que l'on apprend que la Lisane dont l'histoire est racontée

avec Lisane et Lizar, nous avons dans ce premier livre une des multiples pierres d'attente qui jalonnent le roman : l'écriture de *Perceforest* est une écriture du différé. Les noms se font écho d'un livre à l'autre. On notera cependant que dans le livre I Lizar et Lisane, dont les noms tiennent du serpent, appartiennent au lignage félon de Darnant : si la conversion de Lisane est déjà entamée (du fait de sa proximité avec Liriopé), rien n'est dit pour Lizar, qui d'ailleurs disparaît du récit. L'histoire de Lisane, de Lizar et Lizeus laisse donc supposer à la fois une origine troyenne (explicite pour Lizeus), une parenté avec Darnant le félon, et une possible conversion. Le destin d'un lignage s'inscrit, discrètement, en filigrane, tout au long du roman du fait de la récurrence onomastique.

## **2. Le Conte du Graal et sa première continuation ; Le Lancelot en prose**

*Lis*, le radical commun Lis à ces noms (Liseus, Lisane, Lizar), renvoie le lecteur à ce lignage de Lis (Liz) que Chrétien de Troyes introduit dans son *Conte du Graal*, avec Meliant de Liz, l'ami de la sœur aînée de la Pucelle aux Petites Manches, abattu par Gauvain<sup>8</sup>. C'est cependant surtout dans la première *Continuation* que se constitue un lignage de Lis, avec la demoiselle de Lis, Norés de Lis, son père, et Bran et Meliant de Lis, ses frères. Lis est alors un toponyme associé à un château (v. 6569, v. 8088)<sup>9</sup>. De cette histoire, l'auteur de *Perceforest* a retenu le cadre (un château, une rivière), banal certes ; il a reconnu la dimension féerique, malgré la forte rationalisation du motif de la pucelle de Lis<sup>10</sup> en faisant de Lisane mère et fille des enchanteresses. En commun aussi la problématique la fidélité amoureuse : Gauvain est associé, chez Chrétien, mais surtout dans la *Continuation*, à l'histoire de la *pucelle*, qu'il séduit (peut-être se laisse-t-elle séduire)<sup>11</sup> tandis que dans le livre IV de *Perceforest* Lisane prouve sa fidélité, mise en doute par les deux félons. Le Conte de la Rose lave l'honneur de la Pucelle de Lis de la première *Continuation*. Dans le livre VI, c'est au contraire la fidélité des hommes qui est testée, en écho peut-être avec la sulfureuse réputation

---

est la fille de celle du livre IV. Ces deux retardements entretiennent la confusion entre les générations, suscitant un écrasement temporel et conduisant à émettre l'hypothèse d'une longévité féerique.

<sup>8</sup> Ed. F. Lecoy, v. 4797-ss.

<sup>9</sup> Les références sont celles de l'édition du texte par W. Roach, traduit et présenté par C. A. Van Coolput-Storms, Paris, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1993.

<sup>10</sup> Voir P. Gallais, *La fée à la fontaine et à l'arbre*, Atlanta, Rodopi, 1992, p. 66-ss et 195-ss.

<sup>11</sup> Sur les deux versions des amours entre Gauvain et la pucelle de Lis (version viol et version flirt), voir la synthèse de l'édition Lettres Gothiques, *op. cit.*, p. 23-24. *Perceforest* semble marqué plutôt par la version viol (qui serait la plus tardive dans l'état actuel de la recherche), dans la mesure où jamais ses Lisane ne sont des séductrices, alors qu'elles ne cessent de douter de la fidélité des hommes. La Lisane du Conte de la Rose, qui doit se défendre des attaques des deux félons, n'est certes pas violée, mais elle est en danger d'être ; quant à Lisane, la compagne de Liriopé dans le livre I, elle fait partie de ces demoiselles qui courent sans cesse le risque d'être violée par les chevaliers de Darnant.

de Gauvain ; l'avatar de la Pucelle de Lis est devenue un symbole de courtoisie (comme en témoigne le rôle du lai dans le livre V).

Par ailleurs la continuité entre la première *Continuation* et le réseau construit dans *Perceforest* autour de Lisane apparaît, à mon avis, dans la description qui est faite des *brans* étincelants dans le romane en prose, *brans* dont l'éclat rappelle celui des épées qui, dans une scène étonnante, fascine le jeune fils de la pucelle de Lis lors du combat contre Gauvain ou celui du tronçon de lance retiré par Guerrehet dans la dernière branche (v. 9143-ss). Par ailleurs le nom de Melian de la *Continuation* se retrouve peut-être dans celui du félon Melean (on reconnaît la tendance de *Perceforest* à établir des échos onomastiques, sans qu'il y ait équivalence au niveau des rôles des personnages, en particulier pour les figures très secondaires). Le nom de Bran (de Lis), familier au lecteur arthurien, me paraît devoir être mis en relation avec les *brans*, les lames qui servent à tuer les couleuvres et qui sont exposées dans la salle : d'abord appelées *trenchans* lors du combat de Lizeus, ces lames sont désignées par le terme *brans* dans la suite de l'épisode, une fois qu'elles sont devenues des trophées et elles donnent leur nom au château, le *chastel aux quatre brans*. Cette invention autour des *brans*, surprenante, servirait à annoncer le nom de Bran de Lis. L'invention onomastique, principe structurant dans *Perceforest*, est parfois explicite, parfois implicite, comme dans ce cas, même s'il faut rester prudent. Enfin, l'épisode de la *Continuation* où sont servis des sangliers dans des *graus* au château de Lis (v. 4045-ss) peut évoquer la scène du Graal, dont il serait un doublon sauvage, carné<sup>12</sup> : l'auteur de *Perceforest* n'a-t-il pas inventé avec ces *brans* qui saignent vers le bas pour sanctionner l'amour humain un doublet de la lance sanglante du Graal ? Le château de Lis(ane) serait, dans *Perceforest* comme dans la *Continuation*, le lieu d'une aventure du Graal sécularisée, simple annonce du Graal chrétien. Le pardon que Lisane accorde à Lizeus contrit est en effet chrétien -bien que nous soyons en des temps préchrétiens-: le mari volage se repent, sa femme se met à pleurer et lave les taches sanglantes ; larmes et contrition, gestes de Marie-Madeleine (même si les fautes sont inversées), les gestes annoncent les temps de foi.

L'auteur de *Perceforest*, soucieux d'inventer une préhistoire au monde du Graal, aurait donc travaillé autour du lignage de Lis, tel qu'il apparaît dans la première *Continuation*. Il me paraît très vraisemblable qu'il a connu ce texte, auquel il aura pu aussi emprunter, dans l'épisode qui dans le livre VI précède immédiatement les aventures de Maronex et Sorus au f. 79. La demoiselle Carracte, aimée de Blanor, est sauvée du bûcher par Zéphir, qui l'emporte dans une nef : *si lui fu bien advis qu'elle vey que ung cisne blanc nagant dessus les ondes*

venoit vers elle et avoit une chaine au col dont il saquoit une nef en traversant les ondes et aussitost comme ung quarreau d'arbaleste descent car assez tost elle arriva au port. La demoiselle monte à bord : tantost fu advis au roy et a tous ceulx qui sur le rivage estoient que ung cisne grant a merveilles tirast la nef a une chaine si fort que en pou d'eure ilz en eurent la veue perdue. Certes le conte des enfants cygnes est largement attesté au Moyen Âge<sup>13</sup>, depuis la version la plus ancienne de Jean de Haute Seille vers 1184. Cependant la coréférence dans deux épisodes successifs du livre VI de *Perceforest* de la nef tirée par le cygne et d'une histoire où me semble mise en jeu une invention autour du lignage de Lis me laisse penser que dans les deux cas c'est la première continuation qui a servi de base à l'auteur du roman en prose. Dans cette continuation en effet, Guerrehet, le frère de Gauvain, est le héros de la dernière branche, dans laquelle paraît la nef tirée par un cygne<sup>14</sup> (v. 8311-ss, v. 9365-ss). Dans cet épisode Guerrehet arrive dans un château où un nain contraint les chevaliers vaincus à être tisserands (v. 8904-ss), ce qui rappelle le sort que Lisane fait subir aux deux félons. Par ailleurs à la fin de l'épisode de la *Continuation*, la demoiselle de la nef fée explique le nom du mort, le roi Branguemuer, fils d'une fée et de Guingamuer: *Por ço fu ses nons mipartis, / Bien est drois que il vos soit dis. / Branguemuers avoit non li rois, / Jamais nen iert nus si cortois. / Li « brans » fu de par la roïne, / Ce savons bien, c'est verté fine ; / Li « guemuers » fu de par le pere, / Ensint le fist nomer sa mere* (v. 9449-ss). On reconnaît là un mode de composition onomastique fréquent dans *Perceforest* où le nom d'un personnage est souvent le composé de deux autres noms; l'insistance sur le mot *brans* donne peut-être la clef pour comprendre l'épisode des *brans* de Lisane (c'est elle qui aurait stimulé la créativité de l'auteur du roman en prose). Ainsi la nef tirée par le cygne dans *Perceforest* signalerait l'intertexte de la première *Continuation* qui joue dans deux épisodes consécutifs, clairement dans l'épisode de la nef, implicitement dans celui de Lisane. Comme souvent dans *Perceforest* l'intertextualité est signalée tardivement, ce qui explique la fécondité des relectures de ce roman. Après l'aventure de Lisane, l'épisode de la nef tirée par le cygne signale, ostensiblement, la première *Continuation* comme intertexte, ce qui peut inciter le lecteur à relire par rapport à ce texte l'aventure de Lisane, qui se trouve juste avant, et à le

<sup>12</sup> P. Gallais signale le caractère original de cette scène : *La fée...*, op., p. 163.

<sup>13</sup> Voir L. Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Âge, Morgane et Mélusine*, Paris, Champion, 1984, p. 179-ss, Cl. Lecouteux, *Mélusine et le Chevalier au Cygne*, Paris, Imago, 1982 et J. Lods, « L'art de la composition dans les différentes versions du Chevalier au Cygne », dans *Actes du IVe congrès international de la Société Rencesvals*, Heidelberg, 1969, p. 245-253 ; « L'utilisation des thèmes mythiques dans trois versions écrites de la légende des enfants-cygnes », dans *Mélanges R. Crozet*, Poitiers, 1966, p. 809-820 ; « Encore la légende des enfants-cygnes », dans *Mélanges R. Lejeune*, Gembloux, 1969, p. 1227-1244 et « La fin du Chevalier au Cygne », dans *Mélanges J. Frappier*, Genève, 1979, p. 659-682.

comprendre, rétroactivement, par rapport à la *Continuation*, dans la perspective onomastique récurrente dans le roman qui joue sur l'invention pseudo-étymologique, Lisane devant être alors mise en relation avec le lignage de Lis, qui trouve ainsi une préhistoire dans *Perceforest*.

Cependant à l'extrême fin de l'épisode des *brans*, le nom du pays de Lizeus (et donc de Lisane) est donné : il s'agit du Val des Vrais Amants. Ce nom, tardif, signale une autre intertextualité : le *Lancelot en prose* et son Val sans Retour. De même que Morgue emprisonne dans un vallon enclos d'air les chevaliers qui ont trahi l'amour<sup>15</sup>, de même Lisane retient dans une salle les deux félons, vils prédateurs sexuels. Les noms de ces deux lieux invitent au rapprochement, tout comme le fait que Lisane est, comme Morgue, une enchanteresse. Même si la faute commise par les prisonniers diffère, il s'agit dans les deux cas de sanctionner un écart amoureux. A nouveau les noms peuvent nous servir d'indices, même si les rapprochements ne doivent être proposés qu'avec prudence : le nom de Margon, original (même s'il apparaît dans la *Continuation* de Manessier), peut faire écho à celui de Morgue. Dans l'épisode du Val du *Lancelot en prose*, le lieu porte plusieurs noms : *si l'apeloient li un le Val sans Retor et li autre li Val as Faus Amans* (t. III, p. 176)<sup>16</sup>. L'auteur de *Perceforest* a inversé le nom « Val as Faus Amans » en « Val des Vrais Amants », et on peut se demander si les deux noms du *Lancelot* ne restent pas actifs simultanément : le motif du *retour*, en relation avec une circularité qui revient de façon insistante dans le lai en vers (la strophe 24 comporte dix mots de la famille de *turner* en relief à la rime, tandis que Fortune et le filage auquel est condamné le chevalier félon renvoient au cercle) est très présent dans le lai. Le Val aux Faux Amants est devenu le « Val aux Vrais Amants », et le Val sans Retour est un Val où tout tourne.

*Perceforest* invente donc un passé au lignage de Lis. Si le nom de Melean peut rappeler, malgré la différence de rôle, celui de Melian de Lis (le premier du lignage à être pris en charge par Chrétien de Troyes), c'est autour de *Bran de Lis* semble-t-il que se joue l'essentiel de l'invention dans *Perceforest*, le nom restant implicite et travaillant le texte de l'intérieur (avec les *brans* et la racine récurrente *Lis*). Second venu dans la tradition arthurienne, dans la première *Continuation*, Bran, portant un nom aux multiples résonnances, a volé la vedette à Melian de Lis (et plus encore à son père, Norés) : sous un nom amalgamé, Brandelis, il est devenu ensuite un pivot de la Table Ronde et fait partie du personnel habituel

---

<sup>14</sup> Sur cette aventure, voir J. Marx, « L'aventure de Guerrehés », dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. 6, 1963, p. 139-143.

<sup>15</sup> Voir L. Harf-Lancner, « Le val sans retour », dans *Amour, mariage et transgression au Moyen Âge*, textes réunis par D. Buschinger et A. Crépin, Göppingen, Kummerle, 1984, p. 185-193.

<sup>16</sup> Ed. A. Micha, Genève, Droz, 1979.



du monde arthurien, comme en témoigne le *Tristan en prose*<sup>17</sup> qui accorde peu de place à Meliant<sup>18</sup>. C'est donc l'origine de ce Brandelis/ Bran de Lis qui à mon avis est l'enjeu de la savante invention du livre VI autour de Lisane et des *brans*.

Cependant la cohérence de l'invention tient aussi à une *conjointure* placée sous le signe du *lisart* et du *lis* floral : la solidité de la construction repose alors à la fois sur un soubassement folklorique et poétique.

## II. La *lisarde* et le *lis*

### 1. Sous le signe du *lisart*

L'épisode du livre VI est placé sous le signe du serpent et de son parent le lézard<sup>19</sup>. Lizeus se bat contre trois couleuvres, de *treshorribles serpens*. L'un des protagonistes se nomme Sorus, où peut s'entendre certes la blondeur d'une Soredamour, mais ou plutôt, étant donné le contexte, c'est le nom grec du lézard qui résonne et fait écho aux syllabes *Liz/ Lisa-* de *Lizeus*, *Lisane*. Que la racine grecque soit en jeu ne saurait surprendre : Lizeus est Troyen. L'archétype commun aux lézards et aux couleuvres est le dragon, ce qui permet peut-être de comprendre pourquoi Lizeus se couvre d'un *cuir* de *cerf* pour combattre les trois monstres : il se déguise en cerf, et rejoue le combat mythique, très largement conservé par le folklore, opposant le cerf et le serpent<sup>20</sup>. Ce déguisement en cerf me semble prendre tout son sens lorsqu'il est resitué dans la dimension carnavalesque que j'ai mise en évidence dans la version en prose du Conte de la Rose, en particulier du fait de l'inversion sexuelle qui condamne les chevaliers à tisser comme des femmes<sup>21</sup>. En effet, Carnaval, sur le plan mythologique, comme le montre Anne Lombard, correspond au combat entre le cerf et le serpent qui assure le retour du printemps. C'est le moment où les cerfs perdent leurs cornes et la fête tourne en dérision les cornes des cocus. Lizeus se déguise en cerf pour lutter contre les serpents : la terre, qui était ravagée par ces monstres (l'épisode s'ouvre sur une vision de terre *gaste*), va pouvoir

---

<sup>17</sup> F. Plet, *La création du monde. Les noms propres dans le roman de Tristan en prose*, Paris, Champion, p. 2007, p. 28.

<sup>18</sup> On notera que dans la liste des quêteurs du Graal dans la *Queste du Tristan* Brandelis figure sous la forme non amalgamée (alors qu'ailleurs dans le *Tristan* ne se lisent que des formes amalgamées, ce qui signale clairement qu'il y a une rupture dans le récit), et l'énumération retient aussi un *Melianderis*, où l'on peut reconnaître du fait de la proximité phonétique du *r* et du *l* un Melian de Lis amalgamé, et un *Andelis*, inédit dans le monde arthurien, mais peut-être appelé par l'écho *Brandelis/ Meliandelis*.

<sup>19</sup> Le *lisart* fait partie des *serpens* comme le signale la conclusion du chapitre 134 du *Livre du Trésor* de Brunet Latin, consacré aux *lisardes* et qui se termine par : *Mais ci se taist a conter des serpens* (éd. J. Carmody, Berkeley Los Angeles, 1948, p. 135-136).

<sup>20</sup> Voir le livre passionnant d'Anne Lombard-Jourdan, *Aux origines du Carnaval*, Paris, Odile Jacob, 2005.

<sup>21</sup> Voir l'art. cit. note 2.

recommencer à prospérer, le printemps et ses fruits vont succéder à l'éternel hiver de la stérilité. Quant à la Lizane du livre VI, elle sanctionne les hommes infidèles et son père, Margon, était obsédé par l'idée d'être trompé par sa femme. Le premier Lizeus par ailleurs se voit doté, dans l'épisode du livre VI, d'une épouse nommée Lavine. Qui est cette Lavine dont il ne sera jamais plus question dans le roman ? Le nom n'apparaît dans les romans médiévaux que pour désigner la femme d'Enée<sup>22</sup>. Le lecteur ne peut donc penser qu'à l'épouse d'Enéas. Celle-ci aurait-elle la longévité des fées (des Lisane ?) et aurait-elle suivi Brutus en Bretagne ? A moins qu'il ne s'agisse d'une de ses descendantes (de même que Lisane est la fille d'une autre Lisane). N'extrapolons pas. Il n'en demeure pas moins que cette Lavine déplacée en Bretagne ne peut que surprendre et que le cocuage et l'infidélité sont au cœur des préoccupations des deux Lisane, ce que confirme leur parenté avec Lizeus, qui se déguise en cerf (l'animal porteur de cornes par excellence). L'efficacité du jeu intertextuel autour du lignage de Lis est donc appuyée par la cohérence, folklorique, autour du serpent (et du cerf). Un autre réseau, poétique, autour des images florales, a la même vertu.

### **Le lis, le *glai* et la rose**

Le Conte de la Rose développé dans les livres IV et V est un des nombreux récits médiévaux centrés sur une gageure : la fidélité d'une femme, injustement mise en doute, est finalement reconnue. Dans un certain nombre d'occurrences, dans le *Roman de la Violette* ou le *Roman de la Rose* en vers (dit aussi *Guillaume de Dole*), ou bien encore dans notre Conte de la Rose, une fleur symbolise la vertu féminine. La rose, essentielle dans le conte, éternellement fraîche, se retrouve dans l'épisode des tournois de la Fontaine des Pastoureaux du livre V : ces combats sont encadrés par une double mention du lai de la rose et chaque vainqueur, en souvenir de l'aventure racontée dans le lai, se voit attribuer une rose, l'ultime champion, Exilé, conquérant la main de la fille de la Reine Fée.

L'idée d'associer la figure de la Pucelle de Lis, inspirée par la première continuation du *Conte du Graal*, et un récit du cycle de la gageure où est testée, par le biais d'une fleur, la fidélité de l'épouse, pourrait s'expliquer par le fait que l'auteur a peut-être établi le même rapprochement que P. Gallais dans *La fée à la fontaine et à l'arbre* : l'aventure de la Pucelle de Lis met en effet en œuvre le même motif féerique, quoique très rationalisé, que l'épisode du Petit Chevalier, qui se trouve dans la deuxième *Continuation* et qui met en scène un écu

---

<sup>22</sup> L. F. Flutre, *Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant des les romans du Moyen Âge*, Poitiers, CESC, 1962, p. 119 et G. D. West, *An Index of Proper Names in French Arthurian Verse Romances (1150-1300)*, University of Toronto Press, 1969, p. 101.

testant la fidélité des femmes<sup>23</sup>. Il n'est pas impossible que l'auteur ait eu à disposition un manuscrit présentant les deux continuations, qu'il ait été tenté de rapprocher deux épisodes féeriques comparables, le premier centré sur la demoiselle de Lis, l'autre sur un test de fidélité, et que, croisant les deux, il ait joué sur une demoiselle de Lis dont on mettrait la vertu à l'épreuve par le biais d'une rose.

Or cette rose symbolique est concurrencée dans la version en vers par de multiples emplois du terme *glai*, qui, dans son sens végétal, désigne le glaïeul.

Dans la version en vers, Nabon lorsqu'il croit au succès, dans la strophe 21, évoque un lai chantant sa victoire:

*De mon emprinse, sans nul advocatour,*

*Or en feront ces menestreulz un lai.*

*Ne chanteront ne de flour ne de glai,*

*Mais par quel tour la rose je sechai (v. 265-ss).*

*Glai* ici désigne le glaïeul dans un contexte de ruse (*tour*); surgit le monde des fabliaux, de la misogynie, du trompeur trompé (Nabon le supposé rusé sera dupé). Ce lai est à rapprocher du *lai d'Aristote* car dans la strophe 11 les deux félons conviennent avec Margon que s'il perd, il devra porter sur son écu une femme le chevauchant, ce qui rappelle fortement ce fabliau très connu. Or le terme *glai* a aussi en moyen français une valeur sexuelle. G. Di Stefano et R. M. Bidler notent *faire son glay* au sens de « faire son plaisir amoureux »<sup>24</sup>. C'est là surtout une forme du Moyen Français. Au vers 136 de son édition du lai, J. Lods donne *se n'en faisons ne glai*<sup>25</sup>; lisant dans le manuscrit de l'Arsenal plutôt *no glai*, je pense que nous avons là l'expression du désir sexuel, par le biais du terme *glai*. Dans la tour, Nabon croit à sa bonne fortune *pour le deduit qu'il atent et le glai* (v. 263): dans la même strophe se trouve la référence au *glai* / glaïeul. Au v. 475 le sens amoureux se retrouve dans : *ceulz deurent avoir mené leur glay*. Deux sens, que G. Di Stefano regroupe sous la même rubrique, semblent donc résonner : *glai* au sens floral et *glai* avec la valeur de plaisir sexuel. Si le premier remonte à *gladium*, le sens de « cri » du second suggère plutôt un rapprochement avec *glait* de *glatir*, avec amuïssement de la finale. Néanmoins la confusion entre les deux valeurs me paraît fréquente, d'où un rapprochement possible de la fleur de *glai* avec le plaisir sexuel, comme par exemple dans le *Lai Aristote*, lorsque la demoiselle séductrice évoque dans son chant de Sirène les glaïeuls sous l'aulnaie (v. 299-ss)<sup>26</sup>. Le Conte de la Rose en vers reposerait donc

<sup>23</sup> *La fée à la fontaine, op. cit.*, p. 66.

<sup>24</sup> *Toutes les herbes de la Saint Jean. Les locutions en moyen français*, Montréal, CERES, 1992, p. 285.

<sup>25</sup> *Les pièces lyriques du Roman de Perceforest*, Genève Paris, Droz Giard, 1953, p. 69-81.

<sup>26</sup> Ed. M. Delbouille, Paris, Les Belles Lettres, 1951.

dans *Perceforest* sur la confrontation entre deux conceptions de la femme et de l'amour : l'infidélité féminine et le plaisir adultère s'opposent à la chasteté, comme le *glai* à la rose. Or le *glai*<sup>27</sup>, glaïeul ou iris, est confondu au Moyen Âge avec le lys<sup>28</sup> : le conte de la Rose raconterait l'échec du *glai* converti en lys symbole de pureté grâce à la fidélité de Lisane, dans le nom de laquelle le lecteur est peut-être invité à entendre le lys immaculé<sup>29</sup>.

Quoi qu'il en soit, c'est vraisemblablement à partir du toponyme *Lis*, hérité du *Conte du Graal* et de la première continuation, que l'auteur de *Perceforest* a travaillé, construisant un savant triptyque (prose du livre IV, lai en vers du livre V et récit rétrospectif du livre VI) à partir d'une invention onomastique autour de *lis-*, où résonnent le *lis-* de la *lisarde* et le sens végétal de la syllabe *lis*, dotant le lignage de Lis d'un ancêtre, et appuyant sa *conjointure* sur une cohérence à la fois folklorique (autour des images animales) et poétique (autour des notations végétales).

Cette construction, loin d'être gratuite, me paraît avoir un enjeu spirituel et politique.

### III. Enjeu politique et lecture chrétienne

J'ai déjà eu l'occasion de montrer la dimension bourguignonne de la version de *Perceforest* que nous avons conservée ainsi que le goût de l'auteur pour des jeux étymologiques concernant la région des « Pays-Bas » bourguignons<sup>30</sup>. En particulier il me semble que le nom du Bossu renvoie à la cité de Boussu et l'on peut émettre l'hypothèse que l'imagination féconde de notre auteur a nommé une demoiselle Capraise en l'honneur de la cité de Chièvres, en Flandres. Ce projet bourguignon de s'approprier la geste arthurienne ne saurait surprendre : cette matière a toujours été appréciée par les seigneurs des Flandres et du Hainaut, elle est loin d'être la chasse gardée des Plantagenêt. Lorsque Wace traduit Geoffroy de Monmouth, il ajoute à la liste des domaines distribués par Arthur à ses lieutenants la Flandre, donnée à Holdin<sup>31</sup>. Le *Conte du Graal* est dédié à Philippe de Flandres (v. 13). Ph. Aurell insiste sur la forte présence dans la liste des dédicataires des romans de la première

---

<sup>27</sup> Cf. M. Clément, *Contes d'arbre, d'herbes et d'épée*, thèse soutenue à Rennes 2 sous la direction de Ch. Ferlampin-Acher, le 11 janvier 2008, p. 305-306.

<sup>28</sup> Voir M. Pastoureau, « Une fleur pour le roi, jalons pour une histoire de la fleur de lis au Moyen Âge », *Cahiers du Léopard d'Or*, vol. 6, 1997, p. 113-129.

<sup>29</sup> La métaphore végétale est essentielle dans le lai de la Rose, du chardon du v. 30 aux mois de mai et de sa *reverdie* dans la strophe XI (départ des deux félons pour séduire Lisane) et de juin dans la strophe XXV.

<sup>30</sup> « *Perceforest*, entre *Pays-Bas* et *Haute Bretagne*: élargissement à l'Est et *translatio imperii* », dans *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, textes réunis par J. C. Cassard, E. Gaucher, J. Kerhervé, actes du colloque du Brest 22-24 septembre 2005, Brest, CRBC, 2007, p. 147-164.

moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, des seigneurs de Flandre, Picardie et Bourgogne<sup>32</sup>. Dans la continuité, une version de *Perceforest* a certainement existé au XIV<sup>e</sup> siècle, écrite pour le comte Guillaume Ier de Hainaut, et le texte de *Perceforest* conservé est certainement une réécriture (à mon avis fortement remaniée) produite autour de Philippe le Bon.

Or l'un des points d'accroche permettant à l'auteur de *Perceforest* de transférer les légendes arthurienne et alexandrine de Bretagne en terre bourguignonne est la toponymie<sup>33</sup> et, de même qu'il nous livre le nom de l'Escaut<sup>34</sup>, je me demande si derrière *Lis* ne doit pas s'entendre la Lys, qui se jette dans l'Escaut. La rivière que rencontre Melean en arrivant chez Lizane est certes banale, topique: *lors se mist Melean a chemin, et tant chevaucha qu'il vint a ung chastel qui seoit sus la riviere la ou la dame demouroit* (l. IV, p. 349). Pourtant le lai me semble suggérer implicitement la possibilité d'une géographie flamande : la présence à deux reprises dans ce poème, court, de *flamans* (au sens de « qui s'enflamme »), alors même que peu après le nom des Flamands sera explicitement rapproché de leur tendance à s'enflammer, a peut-être pour enjeu de tirer l'histoire de Lisane du côté de la Flandre, où justement coule la *Lys*, dont le nom pourrait résonner dans celui de Lisane. Dans la première strophe du lai de la Rose, au vers 6, la présentation de Lisane souligne certes sa beauté, mais suggère peut-être aussi qu'elle est flamande : *Une fille eult en grant beauté flamans* (v. 6) ; dans la strophe 24, Nabon le félon sera montré *flamant d'anoy* (v. 302)<sup>35</sup>. Le récit ainsi passe de Bretagne en Flandres, imperceptiblement : la toponymie met l'arthurianisme au service du monde bourguignon. On n'est pas étonné que soit convoquée dans le livre VI avant l'histoire de Lisane celle de Carracte qui reprend, nous l'avons vu, la légende du Chevalier au Cygne, bien diffusée en milieu bourguignon (un Pas du Chevalier au Cygne eut lieu en 1454). Comme le montre Cl. Lecouteux, cette histoire a connu une large diffusion « dans les régions situées à l'embouchure du Rhin et de l'Escaut, suivie de son extension aux pays belges et néerlandais »<sup>36</sup> et les ducs de Brabant en firent une légende généalogique<sup>37</sup>. Or dans le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, la légende du Chevalier au Cygne est transposée à

---

<sup>31</sup> Voir M. Aurell, *La légende du roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, p. 176.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, p. 445-446.

<sup>33</sup> Voir mon article «La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest*», dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Age, de la réalité à l'imaginaire*, Actes du Colloque International des Rencontres Européennes de Strasbourg, 19-21 septembre 1991, éd. B. Guidot, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 275-290.

<sup>34</sup> L. II, t. I, éd. G. Roussineau, §297. La rivière Scal, à côté de la cité de Falmar, ne peut être que l'Escaut (latin Scaldis), proche de Famars.

<sup>35</sup> On se souviendra des remarques faites par l'auteur, dans le livre IV, six folios seulement après la fin du conte de la rose en prose, sur le nom des Flamands : *si arriverent ilz a terre en un pays ou habitoient gens qu'on nommoit Flamencs pour les soudaines cervellez qu'il avoient pour la marine surquoy ilz demouroient, mais povres gens estoient et ne vivoient fors de leurs vaches et habitoient en marescaiges* (l. IV, p. 407).

<sup>36</sup> *Mélusine et le Chevalier au Cygne*, Paris, Imago, 1997, p. 130-ss.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 133.

Anvers, tout comme dans le *Lohengrin* du XIII<sup>e</sup> siècle (et jusqu'à Wagner). L'auteur de *Perceforest* a pu choisir de juxtaposer deux histoires suggérant au lecteur une même région, entre Lys et Escaut. Ainsi l'espace se dédouble en une géographie traditionnellement arthurienne, dans laquelle la mention de la *Bretagne* revient de façon récurrente et ostensible, et un espace bourguignon, implicite, qui se superpose du fait des jeux onomastiques, créant la fiction d'un espace doublement localisé. Le déplacement de l'histoire de Lisane en terre bourguignonne est étayé par le fait que les deux médisants condamnés à filer par une femme évoquent au lecteur bourguignon le modèle familial d'Hercule, condamné par la belle Omphale à filer, et ancêtre mythique de la dynastie ducale comme le raconte Olivier de la Marche, se réclamant de Diodore de Sicile<sup>38</sup>.

Une autre lecture peut être présentée, rendant compte de la polysémie puissante de *Perceforest*. Je pense qu'il faut établir un rapprochement entre l'histoire des Lisane et celle de Troÿlus et Zélandine, développée dans le livre II (t. II, p. 195-ss). Dans cet épisode, l'héroïne est retenue dans une tour, et Troÿlus la rejoint, porté dans les airs par le *luiton* Zéphir transformé en oiseau : un enfant est conçu pendant le sommeil de la mère et cette conception tient de la conception virginale, faisant de la demoiselle une préfiguration, encore imparfaite car païenne, de Marie. Le sommeil de Zélandine, dans ce récit qui est proche du conte de la Belle au Bois Dormant (dont il pourrait bien être le prototype), a été provoqué par une mauvaise fée qui lui a jeté un sort, la condamnant à dormir après s'être piquée à une quenouille<sup>39</sup>. Quelques points communs existent avec l'histoire de Lisane : d'une part, la tour, où la demoiselle dort est à rapprocher de celle où Lisane retient les félons prisonniers (les épisodes mettant en scène des enfermements dans des tours ne sont pas très nombreux dans le roman, ce qui rend certainement ce rapprochement signifiant) ; d'autre part, dans les deux cas, il est question de filer (les félons sont condamnés à cette tâche infamante ; Zélandine se pique

---

<sup>38</sup> Voir D. Quéruel, « Le personnage de Jason : de la mythologie au roman », dans *Le banquet du faisan*, textes réunis par M. T. Caron et D. Clauzel, Arras, Artois Université Presses, 1997, p. 153 et M. R. Jung, *Hercule dans la littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle. De l'Hercule courtois à l'Hercule baroque*, Genève, Droz, 1966. Selon Olivier de la Marche, Hercule aurait traversé la Bourgogne en se rendant en Espagne et aurait épousé Alise : de leur union descend la dynastie ducale de Bourgogne. Le châtiment imposé aux félons peut suggérer un rapprochement avec Hercule : le nom de Lisane pour le lecteur bourguignon peut résonner en écho avec celui d'Alise. La diversité des « allusions », la force des constructions implicites dans le roman, peuvent effrayer le lecteur contemporain (et le laisser sceptique quant à la validité des interprétations proposées, mais *Perceforest* me semble l'ouvrage d'un esprit très cultivé, très curieux, avide d'analogies, et dont les textes fonctionnent sur le mode de l'aimantation (un motif, un nom propre, sont rattachés, par des liaisons diverses, à de nombreux autres noms ou motifs).

<sup>39</sup> Sur cet épisode, voir mes articles « Perceforest et la mythologie : l'histoire et les ailes du désir », colloque de Toulouse, « La mythologie en question » 24-26 janvier 2007, actes à paraître sous la direction de C. Noacco et « Zéphir dans *Perceforest* : des *flameroles*, des ailes et un nom », colloque d'Arras « Entre mondes » 23-23 novembre 2007, actes à paraître sous la direction de K. Ueltschi et M. White-Le Goff.

à une quenouille) ; enfin ces deux aventures posent des problèmes similaires : la virginité dans le cas de Zélandine, la chasteté dans celui de Lisane.

Or dans la version en prose du conte de la Rose est mis en œuvre un calendrier qui fait débiter métaphoriquement l'aventure pendant le Carême, pour ensuite suggérer Carnaval et se terminer par l'Assomption de Lisane<sup>40</sup>. Pour ce qui est du Carnaval, la mise en évidence de l'arrière-plan folklorique du combat du cerf et du serpent le confirme. Quant à l'Assomption, le texte en prose mentionne qu'après le retour à la normale à la suite des retrouvailles de Margon et Lisane, s'annonce la dédicace du temple du Dieu Souverain, qui est une sorte de Fête Dieu, et c'est à cette époque que la cour de *Perceforest*, admirant Lisane, semble lui promettre une ascension : *Lors fut Lysane preinse par les dames et festoiee tant grandement comme de l'eslever es cieulx s'elles eussent peut* (p. 384). Certes c'est là un geste festif, mais dans cette Bretagne où l'auteur nous signale régulièrement des prémonitions chrétiennes et où la fête du Dieu Souverain est clairement une annonce de la Fête-Dieu, je ne peux m'empêcher de voir dans cette élévation de Lisane une Assomption. L'épisode dès lors prendrait dans la prose un sens original, absent des vers, inscrit dans le temps liturgique, du Carnaval au Carême, du Carême à l'Assomption. Lisane, figure de la fidélité et de la chasteté, inscrite dans un calendrier qui préfigure le rite chrétien, ne serait-elle pas une préfiguration mariale, le lys de son nom annonçant la fleur immaculée, tout comme Zélandine préfigure la conception virginale, en particulier dans les dires de son père qui la pense enceinte d'un dieu sans avoir eu de rapport charnel avec un homme ? Dans cette vaste fresque dont l'aboutissement est la christianisation de la Grande-Bretagne, Lisane serait une préfiguration mariale de la chasteté : dans son nom d'ailleurs (est-ce un hasard ?) s'entendent ceux d'Anne la mère de la Vierge, et

---

<sup>40</sup> Le calendrier varie de la version en vers à la version en prose et il oriente vers deux lectures très différentes. Les inscriptions calendaires sont nettement plus nombreuses dans la version en prose. On peut reconnaître là une tendance générale de la mise en prose, qui est moins avare en dates que les modèles en vers. Dans la version en prose, c'est le premier février que Margon montre la rose au roi (p. 340, l. 385). Certes cette date a pour fonction de signaler le caractère magique de la fleur, épanouie en plein hiver. Mais je pense que ce détail prend surtout sens par rapport à la chronologie d'ensemble de l'épisode. En effet, Melean et Margon se donnent six mois pour séduire la dame (p. 346, l. 574) : ils veulent donc que la rose soit sèche au premier août, époque normale de floraison des roses. Leurs vœux contredisent la nature et leur échec final s'annonce. Par ailleurs, il y a presque un an que l'aventure a commencé quand Margon quitte la cour pour savoir ce qui est arrivé dans son château et il promet d'être de retour avant trois semaines (p. 367). Le dénouement a donc lieu vers la fin du mois de février de l'année suivante. Nabon et Melean d'une part et Margon d'autre part se mettent en chemin en février : or tous trois ont des rêves de pays de Cocagne, d'abondance : les deux félons rêvent de coucher avec la dame ; Margon, à la fontaine, songe aux délices de la vie de célibataire et regrette le mariage. Les chevaliers contraints à filer et réduisant les hommes à filer : suit pour les deux félons, en toute logique, une longue période de *penitence* (p. 358). Quand Margon, en février, retourne chez sa femme, elle lui présente ce qu'elle a de mieux à manger, *ce qu'elle peut de bon selon le tamps de lors, qui point n'estoit délicieux* (p. 374). Certes il peut y avoir là une référence au passé rustique qui sert de cadre à *Perceforest*, mais j'y vois aussi une allusion au Carême, d'autant que juste avant la nuit, le mari a eu des rêves d'abondances.

d'Elisabeth, la mère du Baptiste. En ces temps préchrétiens, *Perceforest* annonce aussi bien le futur arthurien de la Pucelle de Lis que le Christ à venir<sup>41</sup>.

Le triptyque qui court des livres IV à VI autour de Lisane est une construction savante qui ne prend tout son sens que dans la dernière partie, bien que la cohérence intertextuelle, avec les figures de Lisenne et Lisart, soit assurée dès le premier livre. Bâtissant sa *conjointure* et sa *senefiance* à partir des noms propres, l'auteur, à partir de *Lis*, invente un ancêtre au lignage arthurien de Lis, l'associe au folklore du combat du serpent et du cerf, à la rivalité symbolique et poétique du glaïeul et de la rose. L'intertextualité, puissante, prend en charge la première continuation en même temps que le *Lancelot en prose*. Ce jeu, loin d'être gratuit, me paraît travailler à construire une géographie à la fois arthurienne et bourguignonne, autour de la Lys flamande, et à proposer, discrètement, une lecture chrétienne, en faisant de Lisane, l'héroïne préchrétienne, une préfiguration virginale, avec une efficacité que ne renierait pas l'auteur de l'*Ovide Moralisé*.

---

<sup>41</sup> *Perceforest*, annonçant le monde arthurien et celui du Graal, me semble peut-être (?) aussi pouvoir être lu dans une perspective typologique dans la mesure où Lisane (liée au *lis*), ne filant pas dans la mesure où elle délègue ce rôle aux félons, pourrait être une préfiguration de *Matthieu*, VI 28-29 : « Observez les lis des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent » (de même dans *Luc* XII, 27).